



.

# LUMIÈRES D'UN LIVRE

**QUATRIÈME ÉPISODE**  
**D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE**  
OÙ L'ON REJOINT, AU DÉTOUR DU MILLÉNAIRE,  
LA VILLE DE NEW YORK, À L'HEURE BLEUE  
QUI EN RAPPELLE LE MIRACLE

# 04

PAR DANIEL CANTY  
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

*I have been to another world, and come back.*

*Listen to me.*

Mark Helprin, *Winter's Tale*

À une certaine heure, vues d'une certaine distance, les grandes villes deviennent pure lumière, et atteignent alors à la beauté du ciel. Des villes de la Terre, la découpe nocturne de New York nous est sans doute la plus familière, aussi reconnaissable dans l'imagier du monde que le chaudron renversé de la Petite Ourse. Nos destins, paraît-il, sont écrits au-dessus de nos têtes, dans les dessins du ciel. Hélas, on ne vit pas toujours comme on veut. Je suis arrivé à New York au millénaire, en plein froid de février. Après un mois passé de planchers en lits d'emprunt, j'ai trouvé une chambre sur la 48<sup>e</sup> Rue, dans la cuisine dite de l'Enfer.

À chaque aube, voulant réconcilier la ville avec le rêve qui m'y avait mené, je faisais un détour par Grand Central Terminal, où je prenais le métro vers

l'université. Je me donnais le temps, avant de rejoindre le souterrain encombré de machines de cinéma où je passais la journée, de traverser la lumière du grand hall, colorée par sa voûte bleu faïence, où des ampoules mortes, reliées par des traits d'or, reprennent le tracé des constellations. La lumière qui remplit le hall central semble une eau irréaliste, mordorée, qui se fond dans la substance des airs.

New York est une ville où les contraires se polarisent et s'éclairent. À un coin de rue de Grand Central, la bibliothèque de la 42<sup>e</sup> Rue conservait autrement la promesse du ciel. Les jours de congé, j'allais lire sous les nuages du ciel peint, emprunté à un brillant après-midi d'été, qui surplombent la salle de lecture, des livres que je savais parler de la

ville : le *Gotham Handbook* de Sophie Calle et Paul Auster, *Dime-Store Alchemy* de Charles Simic, sur l'art de la brocante de Joseph Cornell, ou les poèmes transparents de Charles Reznikoff.

Comment ne pas s'émerveiller qu'une ville archive, dans le silence enténébré d'une bibliothèque, une version du jour, et dans l'agitation quotidienne d'une gare, une version de la nuit ? Au cœur de Manhattan est visible, pour quiconque sait y voir, l'angle perpendiculaire du jour et de la nuit. Une telle conjonction, nullement innocente, ressemble à celles qu'on entrevoit à la lumière des livres. Je ne sais plus quand j'ai lu pour la première fois le conte d'hiver de Mark Helprin, *Winter's Tale*. Ce livre baleine, gros comme *Moby Dick*, et d'une semblable ambition américaine, décrit une version imaginaire de New York, et offre une vue en coupe du rêve qui lui a donné lieu. De tels pavés génèrent chez beaucoup de lecteurs une inertie inverse et proportionnelle à leur densité. Il faut retenir son souffle et décider de s'y plonger, en sachant qu'on ressortira dans un monde transformé par la fiction. J'avais souvent entendu parler de *Winter's Tale*. Le livre faisait partie de ces romans inclassables, qui n'appartiennent en propre ni à la littérature de genre, ni à cette *autre* littérature, qu'on dit être la littérature. Ils décrivent des aventures que seuls les plus têtus des enfants peuvent encore s'acharner à croire, et nous ramènent à ce que nous avons pensé être sans fin, mais qui ne fait que sombrer en nous alors que nous grandissons.

Je crois que c'est la couverture du livre qui m'a enfin résolu à le lire. Il avait d'abord paru orné d'un cheval blanc, traversant le ciel d'une ville phosphorescente. La nouvelle édition était moins fantaisiste. En couverture figurait une photographie, masquée par un filtre bleu, du hall de Grand Central, en date de 1934. Des hommes en pardessus semblent dématérialisés dans les faisceaux de lumière qui plombent par les verrières de la gare. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un cliché de Joseph Stieglitz, mais la quatrième de couverture m'assure que la photo est anonyme, ce qui en amplifie la beauté métaphysique. J'ai plus tard trouvé une affiche la reproduisant, et je l'ai suspendue à la tête de mon lit dans tous les appartements où j'ai vécu. Dans ma chambre d'emprunt de New York, j'ai vécu sans elle, peut-être parce que je savais que cette lumière existait, tout près dans la ville.

*Winter's Tale* semble écrit par un enfant qui aurait acquis les pouvoirs d'un écrivain adulte. Il est aujourd'hui difficile de le relire sans songer à l'inquiétante parenté entre les fantasmes des petits garçons et une certaine morale guerrière. Cela dit, *boys will be boys*, et les hauts faits du roman rappellent nos élans enfantins. Ma première lecture remonte à la fin de l'adolescence, et je ne l'ai pas relu avant d'entreprendre ce texte. Parfois, on ne revisite pas les livres qu'on a tant aimés, de peur de voir leur pouvoir dissipé. J'ai maintes fois offert *Winter's Tale*, avec la promesse qu'il enchanterait cette ville des contraires, conjuguant le meilleur et le pire, qu'est New York. J'espérais que ceux que j'aime en vérifient la promesse. J'en rappelle le récit dans les mêmes mots avec lesquels j'offrais le livre.

Dans un 19<sup>e</sup> siècle qui est le fantasme de celui qui nous a précédé, une cabale d'ingénieurs entreprend de tresser un pont de lumière entre les brumes de San Francisco et la baie de New York. Peter Lake, un machiniste déchu, devient voleur. Une bande de brigands archétypaux, les *short tails*, dans leurs redingotes aux queues coupées, le poursuivent partout dans Manhattan. Leur chef veut emprisonner la lumière dans une chambre forte au sommet d'une tour. Lake se lie d'amitié avec un cheval blanc, qui saute si haut qu'il semble savoir voler. Après ses nuits de cambriolage, Lake rentre dormir dans son repaire au revers de la voûte de Grand Central. Une nuit d'hiver, alors qu'il tente de cambrioler un manoir construit dans Central Park, Lake surprend Beverly Penn, jeune fille qu'une fièvre constante oblige à camper sur la toiture du manoir familial et dont les chaleurs lui font entendre la rumeur des constellations.

Le New York du roman est cerclé d'un mur de nuages, en mouvement continu, où nul ne pénètre, et qui semble séparer la ville de ses versions possibles. À la fin de la première partie du roman, Peter Lake et son cheval rêvé tombent dans la blancheur parfaite que cercle cette barrière des nuages. Mon souvenir du récit, en étrange concordance avec l'univers du roman, s'efface à partir de là.

Si la fiction n'est pas de ce monde, assurément elle le rejoint. Une nuit à New York, j'ai égaré mes clefs à une fête de Brooklyn. Devant ma maison, je croise un groupe d'adolescents distribuant des invitations pour une fête. Un garçon retient la jeune fille qui me tend le carton : « *Don't give it to him,*

*he's homeless.* » Est-ce alors que je remarque que je n'ai plus mes clefs ? Le plus jeune des treize Colombiens qui louent l'appartement d'à côté, âgé d'au plus dix ans, mène ses aînés en file indienne, amortis par l'alcool, vers leur repos. Je cogne chez moi. Mon colocataire a le sommeil solide ou la sagesse de ne pas répondre. « *Do you live here?* », me demande le petit, qui semble me faire confiance. Il m'explique qu'on peut enjamber la clôture et se glisser par la fenêtre de la cuisine. Je ne deviendrai pas cambrioleur.

Je retrace mon chemin jusqu'à l'arrêt de métro de Central Park où je suis descendu. « *Hey man, come over here!* » À tous ceux qui m'appellent, je ne réponds rien. Me voilà traversant le tunnel sous Times Square. Il n'y aura pas de combat pour moi. Je refais surface près du Waldorf-Astoria, où je compte rejoindre une amie de passage. Son riche compagnon me refuse l'accès au tapis. Le gardien de nuit me permet de me reposer dans le fauteuil du lobby. Si je m'endors, il perdra son emploi.

Je me découvre des pouvoirs que j'ignorais. Je

pars rejoindre ces fauteuils capitonnés, propres à un fumoir victorien, disposés en cercle au sous-sol de Grand Central. À quinze pieds, je sens déjà le nuage de sueur qui se dégage des vagabonds trônant là. L'un d'eux me suit jusqu'aux toilettes et, des trente urinoirs, choisit celui tout juste à côté du mien. Je remonte. Les agents de sécurité font la ronde, empêchant les errants de s'endormir. Je dis attendre, sous le ciel de faïence, la venue d'un train inexistant. Les fantômes qui passent ici veillent à la tête de mon lit. Peter Lake dort au revers de la voûte étoilée. Il est des femmes qui donnent corps au chant des étoiles.

Enfin la lumière des pieds de vent traverse les verrières et l'heure bleue de Grand Central se recompose devant mes yeux, remplissant l'espace comme l'eau d'un aquarium. Je rentre à la maison par un matin ouateux de Manhattan. La parenthèse par laquelle je me suis glissé hors du monde doucement se referme. Écoutez-moi. Écoutez-moi. On peut passer dans la lumière d'un livre. Sa lumière n'est pas de ce monde, mais elle s'y fond. •

LE BATHYSCAPHE N°4,  
PRINTEMPS 2009

—

[LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM](http://LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM)

